

# Chronologie des événements

*Novembre à décembre 322*



Il y a près d'un an, le fief de Lindenbourg, au cœur du comté de Vallon en Laure, fut déserté par son seigneur, Ebert der Vaast. Comte laurois réputé ayant accumulé les hauts faits lors de la Guerre des deux Couronnes, der Vaast entretenait avec la comtesse d'Orferac en Felbourg, Salomé Aerann, une relation tumultueuse qui fut à l'origine de nombreux ragots. Lorsque la dame Aerann fut emprisonnée par la Couronne pour avoir proféré des propos jugés séditeux, Ebert disparut du paysage public. Ce n'est qu'à l'hiver 322, après le siège de la cité d'Yr par les forces d'invasion Vinderrhin, qu'on découvrit que Salomé Aerann s'était échappée des geôles de Pélidor lors des combats. Quand les autorités tentèrent d'interroger der Vaast à ce sujet, elles découvrirent qu'il s'était volatilisé. Depuis, Lindenbourg était à l'abandon.

Au début du mois de novembre, une rumeur commença à circuler dans les campagnes dévastées de Laure : un guérisseur multipliant les miracles avait fait son apparition à Lindenbourg et proposait aux indigents et malades de recevoir la bénédiction du Céleste. Évidemment, parmi la population du palatinat moult fois éprouvée par les catastrophes et les guerres, cette nouvelle fut accueillie comme un signe du Dieu lui-même. Rapidement, des cohortes de pèlerins et de souffrants se mirent en marche vers le fief anciennement délaissé afin d'obtenir le salut tant désiré. Tel fut le cas de Hamelin.

Hamelin était un bûcheron du Bleu-Comté. Acharné dans son labeur quotidien et d'un tempérament plutôt avare, il s'était lui-même estropié à la jambe avec sa hache lors d'une nuit d'automne en 319. L'homme désirait à tout prix terminer la coupe d'un arbre afin de compléter une commande et empocher un joli magot. Ainsi, malgré le coucher du Soleil, il poursuivit sa tâche dans l'obscurité. L'inévitable survint alors et il s'estropia. Depuis ce moment, Hamelin fut connu sous le sobriquet de « Hamelin de Boiteux ». Tous connaissaient l'homme et nul ne doutait de sa réelle infirmité.

Le 14 novembre, le bûcheron se présenta aux portes de Lindenbourg. Dès son arrivée, celui-ci fut accueilli par des religieux en armes aux allures d'inquisiteurs et de vigilants. C'est un dénommé Solen qui évalua son cas. Sur la place publique, le jeune homme se déclarant être « Haut inquisiteur » étudia la blessure de Hamelin, le questionna à propos de son passé et de ses ambitions et s'enquit de sa piété. Quand il fut assuré que l'estropié était honnête dans sa démarche, il le fit escorter jusqu'au chapitre local. Le bastion religieux, érigé par Ebert der Vaast lors de la Guerre des deux Couronnes, avait été abandonné au même moment que le comte avait disparu. Il avait alors suffi à Solen et ses subalternes de le sécuriser et de le rénover légèrement pour en faire la base de leurs opérations.

À l'intérieur, Hamelin découvrit une trentaine de gueux assis sur le sol de pierres dans le vestibule. Tous partageaient le même faciès dépité, rehaussé uniquement par une légère étincelle d'espoir dans leurs yeux. Toussant, crachant et gémissant, ils attendaient avec impatience de rencontrer le mystérieux guérisseur. Tandis qu'il examinait subtilement ces malheureux, une porte de merisier s'ouvrit dans un grincement strident au bout du vestibule. En émergea un garçon d'une dizaine d'année accompagné de sa mère. Cette dernière le portait dans ses bras en pleurant à chaudes larmes. L'enfant, quant à lui, semblait tout à fait normal et en santé. Intrigué, Hamelin s'assied aux côtés d'un vieillard aux yeux blanchis par l'âge. Aussitôt, l'aveugle le questionna :

« C'est le garçonnet n'est-ce pas? Comment va-t-il?

- Hum...il va bien on dirait, bredouilla le bûcheron.

- Le Céleste soit loué...! S'exclama le vieillard en joignant ses doigts noueux. Quand il est arrivé ici, il peinait à respirer. Ses poumons, ils étaient inondés d'eau depuis le printemps. Béni soit le guérisseur! »

Il fallut à Hamelin attendre près de six heures avant d'être enfin convoqué dans la mystérieuse pièce sur laquelle s'ouvrait la porte de merisier. Régulièrement, les gueux arrivés avant lui étaient appelés par un religieux qui les guidait à destination. Ceux-ci ressortaient quelques minutes plus tard, guéris pour certains, toujours souffrants pour d'autres. Chaque guérison était soulignée par les applaudissements des indigents tandis que ceux ressortant avec leur mal étaient dévisagés avec mépris et désapprobation. Finalement, ce fut le tour du Boiteux.

Le guérisseur était installé dans la vaste salle du conseil de guerre du chapitre. Assis dans une modeste chaise de bois, l'homme d'apparence assez jeune n'était vêtu que d'une toge grise sans symbole. La pièce était complètement vide. Seul un âtre dans lequel se consumait un feu scintillant réchauffait et illuminait les lieux. Lorsque Hamelin passa le seuil de porte, le guérisseur l'invita à prendre place sur un fauteuil devant lui puis l'interrogea :

« Vous boitez, nul ne saurait l'ignorer. Est-ce là la raison de votre venue?

- Ce l'est, oui, répondit l'handicapé.

- Comment vous êtes-vous fait cette blessure?

- Avec ma hache. C'était la nuit, je travaillais dans les ténèbres et...

- Non, coupa sèchement le guérisseur. Comment vous êtes-vous fait cette blessure?

- Je vous l'ai dit...avec ma hache qui...

- Vous ne me comprenez pas bien. Que faisiez-vous à couper du bois dans les ténèbres?

- Je souhaitais conclure ma journée, finaliser une commande et...

- Engranger quelques follets supplémentaires. »

Hamelin fut quelque peu ébranlé devant cette accusation rapide. Il se râcla la gorge et acquiesça du chef silencieusement. Le guérisseur reprit :



« Depuis que vous êtes boiteux, vous avez perdu de nombreuses commandes, n'est-ce pas ? »

- Beaucoup, oui...

- Vous avez appris à cesser de chérir les follets et avez compris que les bénédictions du Céleste sont d'un autre ordre, n'est-ce pas ?

- Je...je ne suis plus le même non...Les follets que j'avais, j'ai appris à m'en départir pour survivre, à les donner pour aider. À quoi bon le cuivre, l'argent et les gemmes si nous ne sommes qu'un boiteux aux yeux de tous... »

Le guérisseur prit la main de Hamelin et posa sa paume sur la sienne. Dans un chuchotement, il lui confia : « Je sais, je le vois ». Il délaissa ensuite sa main et se cala dans sa chaise. Calmement, il s'expliqua :

« Tout mal, toute souffrance, est voulue par le Céleste afin d'éprouver le fidèle dans ses faiblesses et l'élever. C'est un test, un défi lancé par le Dieu. Certains échouent ce test et s'éloignent des volontés du Très Haut. D'autres réussissent et sont récompensés. Celui qui comprends que la douleur et la maladie sont des messages divins visant à corriger nos failles peut surmonter ce test. Celui qui blâme autrui ou le Dieu pour la douleur et la maladie persiste dans ses failles et sombre. Je suis ici pour dévoiler les lumineux et châtier les ténébreux. Les lumineux seront soignés et bénis car ils marchent dans la lumière du Céleste. Les ténébreux seront laissés à leurs souffrances et occis car ils maudissent le Céleste et sa création. Allez maintenant, Hamelin, retournez en Bleu-Comté. Demain, vous marcherez, car vous avez corrigé vos failles tel que le Céleste le veut. »

Une semaine plus tard, Hamelin le Boiteux réapparaissait en Bleu-Comté. Droit et fier, il marchait sur les routes. Il ne boitait plus. Sa jambe estropiée avait regagné sa jeunesse. Néanmoins, malgré sa santé retrouvée, il ne reprit pas la hache du bûcheron. Il s'empara plutôt du bâton du pèlerin et entreprit de sillonner les routes de Laure pour répandre son histoire.

---

*Résumé : Au sud de Laure, un guérisseur aux aptitudes miraculeuses fait son apparition. Celui-ci accueille les malades et handicapés, en soignant quelques uns et en repoussant d'autres. Son récit se répand rapidement dans les campagnes du cœur du royaume.*



C'était le 3 novembre, en fin de journée. L'armée traversait sous la pluie les derniers bosquets qui la séparaient de Gué-du-Roi. C'était avec une rapidité inouïe que les chefs de guerre avaient mobilisé leurs forces après les négociations du Grand Bal des Masques d'Yr. Dès la fin de la soirée, les pigeons voyageurs avaient été envoyés afin de distribuer les ordres de déploiement d'Est en Ouest. Ainsi, déjà le 30 octobre, les légions se rassemblaient au nord de Laure. Des centaines, voire des milliers, de fantassins, archers et chevaliers attendant impatiemment de prendre la route de Gué-du-Roi. Les forces d'Hadrien Visconti, Vera dit le Carcajou, Vassili des Vignolles, Fidel Guglielmazzi, Evanward DuBastion, Mila Chilikov, Gaspard de Grise et quelques autres formaient le cœur des troupes.

En ce début de novembre, les arbres étaient complètement dénudés et la route était tapissée de leurs feuilles mortes. Les cimes dégagées ne laissaient toutefois pas les troupes amassées profiter de la clarté des dernières heures d'après-midi. Le ciel était gris. Gris et sombre. Les arbres projetaient leurs ombres et aucun chant d'oiseau ne semblait donner vie aux bois environnants. À l'approche de la ville, l'air devenait de plus en plus lourd, chargé d'une odeur indéfinissable. C'est en débouchant sur les bords de la Laurelanne que l'avant-garde les aperçut pour la première fois. Les remparts. Ces murailles de pierres, encore loin sur l'île de Gué-du-Roi, par-delà le fleuve impétueux. De hautes colonnes de fumée s'élevaient à l'intérieur de l'agglomération, montant, noires, jusqu'au ciel gris.

Le pont-du-gué se trouvait au bout de la route, menant à la masse sombre de la ville et à ses obscures cheminées qui ne laissaient place qu'à peu de doute sur l'état dans lequel elle se trouvait. Les pierres du pont étaient couvertes de boue et de détritrus. Non loin de la rive, les restes d'une charrette brisée gisaient dans les hauts-fonds. Une carcasse de cheval trempait à côté, à moitié échouée sur le sable. En s'engageant sur la passerelle, les premiers soldats remarquèrent qu'un homme vêtu de loques était écrasé contre la rambarde de pierres. Une petite fille était assise près de lui. Ils observèrent les soldats passer sans bouger ni souffler mot.

Le pont était difficile d'accès. Les caisses et les monceaux de déchets ralentissaient la progression des chevaux de l'avant-garde. On respirait également de plus en plus les émanations brûlées provenant de la ville. Une autre odeur s'y rajoutait également. Elle était encore impossible à définir, mais elle était nauséabonde et étourdissante. Déconcertés par cette fragrance immonde et par la pluie éternelle, les éclaireurs s'efforçaient de surveiller les remparts, guettant d'éventuelles silhouettes sur la toile de nuages. Rien n'y paraissait, et la noirceur tombait encore plus rapidement que ne l'espéraient les capitaines de la troupe. La température n'aidait en rien, mais il leur fallait presser le pas.

Lorsque l'armée fut finalement en vue des portes, elle était plongée dans les ténèbres et détremnée. Deux bannières blanches improvisées arborant un soleil noir étaient suspendues de part et d'autre des battants. Les couleurs des « Disciples de la Pureté », sans aucun doute. À distance, les portes semblaient fermées, mais personne ne se montrait pour les défendre. Prudemment, les troupes firent halte à une soixantaine de mètres du portail. Fidel Guglielmazzi, Hadrien Visconti, Gaspard de Grise, Vassili de Vignolles, Vera dit le Carcajou et Evanward DuBastion se frayèrent un chemin jusqu'au premier rang. Aucun signe de vie ne se dégageait des remparts et la porte demeurait immobile. Après un temps d'attente et d'incrédulité, Vera fit signe à un éclaireur de s'approcher des portes. Un homme en armure légère fut choisi et, courbé, il se lança dans une course furtive jusqu'à destination. Il fit halte à quelques mètres de celle-ci avant de faire demi-tour vers l'armée. Il revint, souriant : « Seigneurs, la

porte, elle est entrouverte! Un parchemin avait été cloué sur elle. ». Il tendit le bout de cuir à Fidel qui le lut à haute-voix à ses compères :

« Sur ordre de Clemens de Hanem et Emeric de Hanem et à la demande de l'intendant des Neufs Jardins Francesco Cuccia, les portes de Gué-du-Roi devront rester ouvertes jusqu'à la fin du mois de novembre de l'an 322 de l'ère royale. »

C'était là une surprise, définitivement. Néanmoins, les commandants satisfaits firent rapidement passer l'ordre à l'avant-garde de s'introduire dans la ville. En poussant les portes, l'odeur devint pestilentielle. Malgré tout, les armes à la main, les soldats étaient prêts à combattre. Ils se ruèrent sur la Place des Clefs, le premier carrefour de Gué-du-Roi. Rien. Personne ne s'y trouvait. Aucun bruit, sinon celui de la pluie sonnant sur les pavés et sur les armures. L'obscurité brouillait tout et aucune porte ne s'ouvrait. Les fenêtres noires et vides des bâtiments bordant la place semblaient aspirer toutes dernières traces de lumière. Comme le pont, la place était elle aussi couverte d'immondices. Une grande pile de bois à moitié brûlée était étalée au centre. Des débris sans nom semblaient y avoir été éparpillés, brûlés eux aussi. Pire encore, un corps calciné avait été pendu au sommet d'un long mat qui se dressait en son centre.

Plus incrédules que jamais, les soldats s'avancèrent nerveusement dans la ville en levant leurs armes, parés à réagir à l'embuscade qui se faisait sentir. Chaque seconde pouvait marquer le début des hostilités. Les soldats marchaient lentement, jetant des regards angoissés au ciel couvert qui continuait à se déverser sur eux. Un soldat du Bataillon sacré poussa soudainement un cri d'alerte : « Là! Il y a quelqu'un debout dans l'allée! Devant! » Une dizaine de ses camarades le rejoignirent, accompagnés d'Hadrien Visconti. À une centaine de mètres devant eux, au milieu de la rue du marché, une silhouette se tenait debout, immobile. La pluie rendait toute identification impossible. Le commandant, hésitant, finit par crier « Vous! Approchez doucement, et sans armes! ». La forme restait immobile. Après quelques secondes suspendues, sans un mot, l'individu fit quelques pas en arrière et se retourna, lancé à la course dans la direction inverse.

Hadrien courut rapidement vers ses pairs et, après un bref conciliabule, les ordres furent transmis aux commandants et l'armée fut divisée pour rapidement et fortement prendre le contrôle des points névralgiques de la ville. Une troupe conséquente fut rassemblée et, coordonnées par les nombreux stratèges de l'armée, elle fut lancée vers la haute-ville et vers le Palais Lacignon.

Une centaine de chevaliers sarrens, salvamerois et laurois menés par Hadrien, Vera et Fidel s'élança donc dans la rue de l'Horloge, prenant bien soin d'éviter les quartiers centraux et la « Place de la Rédemption ». Les cavaliers filaient rapidement. Aveuglés par le battement de la pluie dans leurs yeux, ceux-ci n'auraient de toutes façons pas pu distinguer grand chose dans cette noirceur qui enveloppait les rues déplorables. L'odeur insupportable persistait. Elle se faisait même plus horrible à l'approche de certaines intersections par-delà lesquelles personne n'osait jeter le regard.

Arrivée au pied du large escalier qui menait aux Jardins-du-Ciel et à l'esplanade du palais, la troupe mit pied à terre. Les soldats et leurs seigneurs gravirent furtivement les longues marches, toutes lames dehors. En haut, ils furent confrontés à un spectacle inattendu et inqualifiable.

Les Jardins-du-Ciel avaient été rasés, entièrement. Les bouleaux, les chênes, les saules et les merisiers qui y poussaient autrefois entre les étangs avaient tous été abattus. Les troncs qui n'avaient pas été

montés en bûchers avaient été laissés au sol, heurtés. Les quelques arbres encore debout avaient été endommagés et servaient d'échafauds improvisés pour des pendus anonymes. Des tentes se dressaient entre les arbustes, abritant des citoyens émaciés. La troupe interdite avançait lentement dans ce qui restait de ces jardins autrefois enviés et courus par la noblesse de tout Ébène. Sortie d'une tente, une vieille femme voilée semblait désireuse de s'approcher. Trempée et grelotante, elle marchait lentement, épouvantablement affaiblie par sa probable privation. Elle tendait une main vide vers les guerriers qui faisaient route vers le palais. Fidel la remarqua et s'avança lentement vers elle. La femme avait le regard complètement vide. Elle continuait à tendre sa main tremblante en fixant le sol et en se déplaçant très lentement. Le seigneur incertain tendit la main vers elle. Soudainement, un cri lointain, déchirant et désespéré retentit d'un quartier proche. La femme fut prise d'un sursaut convulsé et retira sa main brutalement. Tombée par terre, elle poussa alors une série de gémissements alarmés et rampa dans l'eau jusque sous sa tente, imitée par les autres mendiants. La voix d'un soldat qui s'était éloigné du groupe résonna au même moment : « Hé, toi! Recule! Non, jette ton couteau! Recule j'te dis! »

Un garçon d'environ quinze ans, rasé et au xyeux repoussants s'avançait lentement vers le soldat à peine plus vieux. Il tenait un petit couteau. Sa démarche avait quelque chose d'inhabituel. Il murmurait sans lâcher le soldat de son regard carnassier : « Le Céleste guide notre bras...le Céleste guide notre bras. » Le soldat prit de panique recula d'un geste : « Arrête! » Le garçon ne bronchait pas. Empoignant sa lance, le soldat en sanglots recula d'un dernier pas et planta rapidement son arme entre les côtes du jeune qui s'écroula sans un mot, les yeux toujours rivés sur les siens. Il continuait à ramper, saignant abondamment sous la pluie et empoignant encore son couteau. Un autre soldat alerté par les cris abattit son épée sur la tête de l'horrible garçon qui s'écroula, mort.

Les mendiants commencèrent alors à émerger des tentes alentours, scrutant les guerriers et errant lentement vers eux, les mains tendues. Fidel commanda alors d'une voix forte et légèrement troublée : « Au palais, vite! Il n'y a pas de temps à perdre! ». La troupe reprit alors la direction de l'allée à vitesse accrue.

Le palais Lacignon se dressait au fond des jardins, au sommet de la ville. Sa masse de pierres blanches était surmontée d'une imposante coupole ovale encadrée de quatre larges tours rondes, elles aussi coiffées de coupoles de cuivre. Un drapeau blanc au soleil noir flottait tout au sommet. La porte était décorée d'un ensemble de bas-reliefs représentant l'histoire de la famille Lacignon. Elle était fermée. Toutefois, après vérification, les soldats furent soulagés de découvrir qu'elle n'était ni verrouillée, ni barricadée. Des éclaireurs l'ouvrirent d'un coup, laissant pénétrer quelques chevaliers prêts à l'escarmouche. Rien. Le palais était silencieux et, lui aussi, désert. Quelques bougies éclairaient les salles et des torches allumées étaient disposées dans les couloirs. Enfin au sec, la troupe se sentit soudain plus en confiance.

- Il nous faut trouver la palatine et Julius de Hanem avant que les milices ne s'aperçoivent de quoi que ce soit, confia Fidel à Vera.

Contrairement au reste de la ville, l'intérieur du palais était bien entretenu et on n'y retrouvait pas cette odeur intenable. Les soldats s'étaient divisés pour plus d'efficacité. Quelques guetteurs avaient aussi été laissés à la porte pour surveiller l'arrivée d'éventuel assaillants. Les commandants filaient vers les appartements palatins, au dernier étage du donjon central. Arrivés tout en haut, ils sortirent une nouvelle fois leurs armes et ouvrirent lentement la porte. Les luxueuses salles avaient conservé leur lustre et ils semblaient bien habités. Quelques chandelles éclairaient un bureau faisant face à une

fenêtre carrelée. Assis dos à la porte, un individu vêtu d'une soutane violette et dorée y était installé. Les seigneurs entrèrent dans la pièce en l'interpellant.

- Julius de Hanem! Vous! Où est la palatine!

L'individu se retourna lentement, apeuré. C'était un homme âgé, portant une longue barbe grise.

- Oh! Non! Pitié! J-Je ne s-s-suis pas J-Julius de Hanem! Je s-suis un serviteur de c-c-palais! M-Maître de Hanem il est parti. I-Il est parti avec m-m'dame Constance oui! Et-et m'dame Emeline! Y m'a d-donné ces ha-habits à lui et-et cette n-note pour vous! C'est t-tout c'que j'sais! Pitié! J'ai eu s-s-si peur! Que de mal! Aidez-moi m-mes seigneurs!

L'homme tomba à genou en pleurant et en sanglotant. Un soldat l'aida à se relever et on lui prit la note tordue qu'il tenait fermement en main. Vera l'ouvrit brutalement et lut à haute voix.

« Mes amis,

J'ai dû quitter Gué-du-Roi, pour plus de sureté. Prenez garde à vous-mêmes, cette ville n'est plus aussi sûre qu'auparavant.

Julius de Hanem

Maître inquisiteur des Disciples de la Pureté »

La porte s'ouvrit alors en coup de vent. Une estafette envoyée par Gaspard de Grise entra rapidement et annonça, hors de souffle : « Mes seigneurs! Le feu, il y a le feu dans la ville basse! »

\*\*\*\*

Une troupe de sapeurs constituée en hâte parmi les forces de Gaspard de Grise, Vassili de Vignolles et Mila Chilikov courait dans les rues de la ville basse, dépêchée d'urgence par leurs officiers pour faire face à l'incendie qui venait d'y être déclaré. Malgré la pluie, les soldats apercevaient la lueur des flammes, loin dans la nuit. Ils avaient pour mission de sécuriser le quartier, d'en sortir les habitants potentiels et de contenir le feu. Ils couraient à l'aveuglette, désorientés et hantés par cette ville indéfendue, mais pourtant si hostile. Ils couraient dans un silence lourd, incapables de savoir où cet ennemi tant annoncé était terré. Ils couraient dans la nausée que leur procurait cette odeur de mort qui sortait des ruelles. Ils débouchèrent finalement sur la toute petite Place des Chiffonniers. Au centre, une immense pile de bois brûlait malgré la pluie. Une vingtaine d'hommes et de femmes vêtus de toge noires étaient debout devant, faisant face aux soldats éberlués.

L'un de ces miliciens s'avança lentement, brandissant une hallebarde artisanale. Il parla alors d'une voix lente, mais assez puissante pour couvrir le bruit de la pluie et des flammes. : « Gué-du-Roi est purifiée, vous auriez dû rebrousser chemin avant de porter les armes contre la volonté du Céleste. Adieu. » D'autres miliciens émergèrent alors des bâtiments alentours et, encerclant les soldats, entreprirent de refermer le cercle fatal.

Le lendemain à l'aube, une patrouille fut envoyée à la recherche de la troupe de sapeurs. On ne la revit pas. Dans l'après-midi, on retrouva les corps pendus des membres d'une patrouille de cinq soldats dépêchée dans le quartier du célestaire. Dans la soirée, on repêcha le corps d'un capitaine dans les eaux du port ; il était sorti seul pour soulager sa vessie.

Ainsi débuta l'enfer de Gué-du-Roi. L'Horreur au Cœur du royaume. L'ennemi n'était plus dans la ville ; la ville était l'ennemi. Les événements se succédèrent alors à un rythme effroyable...

\*\*\*\*

Le 4 novembre, les commandants de l'armée d'occupation établirent leurs quartiers généraux dans le Palais Lacignon, place fortifiée susceptible d'être protégée contre toute attaque. À partir de ce point et avec les conseils de leurs stratèges, ils dispersèrent leurs troupes aux quatre coins de la ville afin d'occuper les lieux stratégiques. Les places publiques, marchés et auberges furent transformés en camps militaires et des lignes de communication constantes furent établies entre le Palais et les avant-postes en ville. Des patrouilles régulières devaient sillonner les rues et ruelles et sécuriser les pâtés de maisons des quartiers environnants.

\*\*\*\*

Le 5 novembre, on doubla le nombre de soldats par patrouille. Malgré cela, une ronde de Cassolmerois envoyée par Constant Blanchêne dépêchée dans la basse-ville manqua à l'appel durant la nuit. La patrouille de nuit du quartier du port d'Emma Apfel fut également perdue.

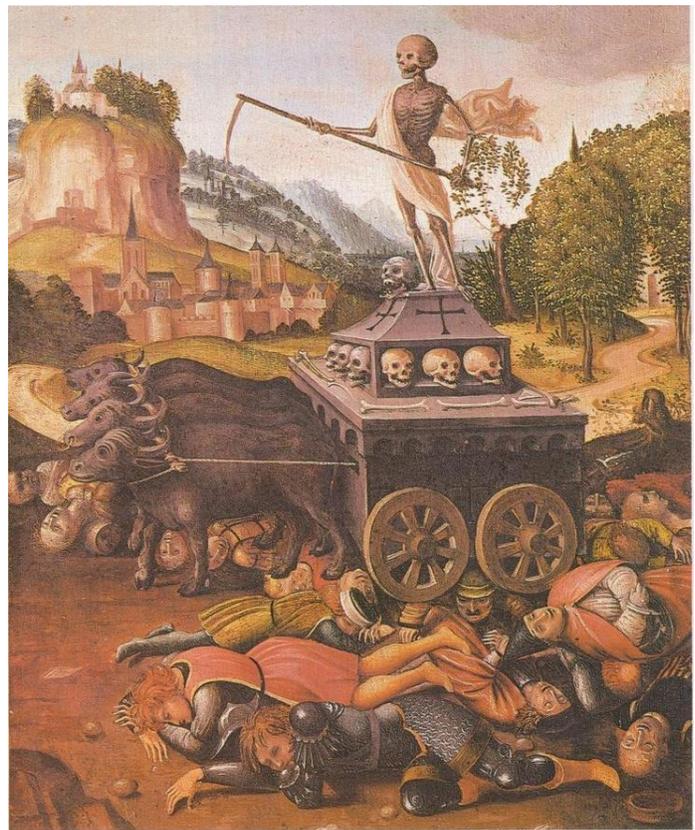
\*\*\*\*

Le 6 novembre, un incendie se déclara dans le camp de fortune du Bataillon sacré d'Hadrien Visconti installé sur la Place de la Rédemption. Les responsables du méfait ne furent pas retrouvés.

\*\*\*\*

Le 7 novembre, les patrouilles de nuit furent proscrites après de nouvelles pertes dans les rangs des zélotes d'Evanward DuBastion et on interdit l'accès aux auberges après un accident impliquant un soldat et un milicien infiltré.

\*\*\*\*



Le 8 novembre, une autre patrouille -des Sarrens cette fois- dans la ville-basse fut perdue. On tripla par la suite le nombre de soldats compris pour chaque patrouille.

\*\*\*\*

Le 11 novembre, une patrouille dans la haute-ville est prise dans une escarmouche dans les ruines de la Banque d'Ébène de Gué-du-Roi. Au prix de nombreuses pertes, les soldats parviennent à capturer vivants deux miliciens qui préfèrent se donner la mort en se jetant du haut des escaliers de l'esplanade plutôt que de parler. Leurs corps étaient couverts de marques de lacérations auto-infligées.

\*\*\*\*

Le 14 novembre, les soldats abandonnent la basse-ville après la perte de deux patrouilles -répondant tout deux à Vassili de Vignolles- en trois jours.

\*\*\*\*

Le 16 novembre, découverte d'une série de salles de torture dans les catacombes du célestaire. Celles-ci, bien que vides, étaient utilisées jusqu'à tout récemment. En soirée, un incendie se déclare dans l'amirauté. Plusieurs sapeurs cassolmerois meurent dans les flammes.

\*\*\*\*

Le 17 novembre, défaite d'une embuscade dans la haute-ville à la sortie du Palais Lacignon. Aucun milicien survivant. Dix-sept soldats répondant aux ordres d'Hadrien Visconti -lui-même présent- perdent la vie et quatre sont blessés. On consolide ensuite la haute-ville en espérant en chasser les derniers miliciens.

\*\*\*\*

Le 18 novembre, découverte à l'aube d'une dizaine de soldats Sarrens pendus en représailles dans les Jardins-du-Ciel. On accroît la consolidation des hauts quartiers.

\*\*\*\*

Le 20 novembre, explosion d'un bateau de ravitaillement dans le port de Gué-du-Roi. On suspend les activités portuaires pour une semaine en attendant de sécuriser le quartier.

\*\*\*\*

Le 22 novembre, escarmouche dans le quartier du célestaire, un capitaine de la garde de Fidel Guglielmazzi est capturé. Une note est clouée sur la porte d'une caserne annonçant la demande d'une rançon de 50 ducats. La rançon est refusée et le soir même le capitaine est immolé dans une tente au beau milieu du camp de la Place de la Rédemption, second incendie en ce lieu depuis l'occupation.

\*\*\*\*

Le 25 novembre, vol d'une livraison d'armes et de munitions passant à proximité de la basse-ville.

\*\*\*\*

Le 28 novembre, les corps de quelques « collaborateurs » sont laissés près d'une caserne du quartier du port. Perte d'une patrouille dans le quartier du Célestaire, on retrouve toutefois rapidement leurs corps et celui de plusieurs miliciens sur les lieux de l'affrontement.

\*\*\*\*

Le 29 novembre, les envoyés de Vassili de Vignolles et de Gaëlle Aeby concluent leur opération charme auprès de la population de la ville. Après des semaines à saper la réputation des Disciples de la Pureté et à tenter de lier des amitiés avec la population survivante, ils rapportèrent l'efficacité de leur mission. Désormais, certains citadins de Gué-du-Roi commençaient à accrocher anonymement un lys bleu devant les lieux de rencontres et des repères des Disciples. Avec l'aide de ces collaborateurs sans visages, les forces d'occupation purent mieux cibler les repaires ennemis.

\*\*\*\*

Le 30 novembre, la force d'occupation obtient finalement une victoire considérable. Grâce aux enquêtes, les combattants d'Emma Apfel et de messire DuBastion débusquent un repaire de Disciples de la Pureté dans une chaumière délabrée de la basse-ville. Après un affrontement violent, trois miliciens résistants sont capturés vivants. Leurs discours découverts sont empreints d'un fanatisme indéniable envers le Céleste. Fanatisme définitivement exacerbé par les enseignements de Julius de Hanem et ses sbires lors des derniers mois. De plus, ceux-ci sont sous l'influence de la drogue connue sous le nom du Sang d'Ambre. Ils affirment que ce produit est apparu à Gué-du-Roi lors du mois d'octobre comme un cadeau du Céleste et soutiennent ardemment que Julius de Hanem n'en est pas le producteur ou fournisseur. Finalement, après moult questions indirectes, on apprend que ces fanatiques étaient tous des gueux, pauvres larrons et malheureux indigents de Gué-du-Roi avant l'arrivée de Julius en ville. Sur ordre de Fidel Guglielmazzi, les trois prisonniers sont décapités publiquement.

\*\*\*\*

Le 1<sup>er</sup> décembre, la plupart des commandants des forces armées quittent vers le palais d'Yr afin de participer aux célébrations du Tournoi de Théonia. Derrière eux, ils laissent une ville encore instable, mais partiellement sécurisée. La haute-ville n'avait pas connu de nouvel attentat depuis deux semaines et le port, organe essentiel au ravitaillement des troupes, avait été puissamment fortifié. Seuls la basse-ville et les quartiers religieux connaissaient encore des épisodes de violence. Néanmoins, si aucun élément extérieur à Gué-du-Roi ne venait perturber les efforts de pacification des forces en place lors des semaines à venir, la cité pourrait être reprise en mains.

Malheureusement, celle-ci resterait pour des années à venir une coquille vide. Un peu partout, on retrouvait les traces de l'épuration qui y avait eu cours depuis le début de l'été. Les morts devaient se compter par milliers et les survivants vivaient avec les horreurs qu'ils avaient observées jusqu'à la fin de leurs jours. Pire encore, nul marchand, voyageur ou curieux n'oserait plus visiter Gué-du-Roi la Fétide avant longtemps. Le Cœur du royaume n'était plus qu'un symbole politique, une capitale

dépouillée de sa grandeur...et de sa palatine toujours portée disparue. Qu'allaient faire les occupants de cette ville? Et à plus grande échelle, de Laure?

-----  
*Résumé : Une coalition de seigneurs ébénois pénètre dans Gué-du-Roi afin de la reprendre aux mains des Disciples de la Pureté. Débute alors l'Horreur : guérilla urbaine, assassinats, attentats, embuscades...les fanatiques, après avoir massacré une partie de la population lors des derniers mois, résistent aux occupants. En décembre, la ville est de nouveau sécurisée, mais extrêmement fragile.*



Encore une fois en novembre, une vaste armée franchissait les portes de Porte-Chêne, capitale de l'ancestral palatinat de Corrèse. Depuis maintenant plusieurs mois, le comte de Mordaigne Krystian Rominski semblait jongler avec les vies de Caroline et Ludwig Paurroi, enfants de la princesse Théodoria et, pour la première, seigneur-palatine légitime de Corrèse. Le chef de l'Alliance de Mordaigne allait et venait avec les deux gamins entre la cité commerciale de Mordaigne et la ville palatine des Paurroi. Cette fois-ci, c'est une vaste armée de près de deux milles soldats qui se présentait à Porte-Chêne afin d'escorter les si précieux enfants. Les bannières d'Elizaveta Karavaïev, Anton Borzivoi, Krezimir Balzareck, Vlado Trifoni, Mila Chilikov et Krystian Rominski flottaient au-dessus de cette armée.

En ajoutant à ces forces la garnison habituelle de la cité, les rues étaient inondées d'hommes et de femmes en armes. Une première depuis la fin de la Guerre des deux Couronnes. Rominski était arrivé à peu près en même temps que le reste de ses troupes, celui-ci ayant opté pour un voyage sécuritaire sur la Laurelanne en compagnie des enfants tandis que les autres légions avaient pris les routes dans une marche éreintante.

Dès que les gamins pénétrèrent dans le château de Porte-Chêne, leurs visages semblèrent s'illuminer. Nul ne doutait des soins que leur prodiguait le comte Rominski à Mordaigne, mais Caroline et Ludwig paraissaient authentiquement heureux d'être de retour dans ce qu'ils considéraient être comme leur véritable demeure. Pendant que ceux-ci étaient escortés jusqu'à leurs appartements privés par la comtesse-protectrice Mila Chilikov, elle-même mère depuis peu d'un nourrisson du nom d'Altara, le reste des troupes fut stationné dans la ville et dans la cour extérieure de la forteresse. Même pour une agglomération de l'ampleur de Porte-Chêne, il n'était pas aisé de loger autant de soldats et il fallait déployer des moyens extraordinaires pour y parvenir. C'est l'ancien comte-protecteur Conrad Mensner, désormais gardien de la capitale elle-même, qui veilla avec sa garde personnelle à cette tâche.

Pendant deux semaines, les armées cohabitèrent dans une certaine harmonie. Évidemment, quelques rixes mineures survinrent, mais aucune ne menaça la stabilité de la capitale. Dans le château palatin, les enfants refirent connaissance avec leurs tuteurs de la Garde Céleste, le tout sous la surveillance de dame Chilikov et de messire Rominski. La comtesse-protectrice, portant nuit et jour sa fille en bandoulière, paraissait hautement préoccupée par l'état de santé et le bonheur des gamins. Son nouvel état de mère devait avoir fait naître en elle un souci profond pour ces enfants et elle se faisait un devoir de veiller à leur bien-être.

Le 19 novembre, lorsqu'une certaine routine se fut établie chez les visiteurs, un banquet fut finalement tenu dans la majestueuse salle du trône du château des Paurroi. Sous la protection du Pacte du vin, tous les dignitaires en présence dans la capitale furent invités à partager le pain et le vin. Le convoi de Mordaigne avait apporté avec lui moult denrées en provenance des quatre coins du royaume et, pour une rare fois, les Corrésiens allaient pouvoir diversifier leurs habitudes alimentaires. Sous les regards étonnamment froids et calmes de Caroline et Ludwig, assis avec Mila Chilikov en haut d'une estrade installée devant le trône, une centaine d'invités buvaient et mangeaient allègrement sous la musique tempérée des flûtes et tambours.

Lorsque les premiers desserts commencèrent à être servis, Mila Chilikov, sa fillette Altara dans les bras, se leva et demanda l'attention générale. Rapidement, le silence gagna l'assistance qui tendit l'oreille à la comtesse-protectrice. Fièrement, elle débuta :

« Seigneurs et dames de Corrèse, il me fait plaisir de vous annoncer qu'à partir d'aujourd'hui, il en est terminé des déplacements de notre estimée palatine et de son frère. Nous avons levé le voile sur les menaces extérieures qui les guettaient et elles seront bientôt choses du passé. Honte à ceux qui ont pu penser que j'avais une quelconque prétention au pouvoir ou un intérêt personnel dans ces actions. J'ai juré de protéger ces enfants comme s'ils étaient les miens, et n'ayant qu'une parole, c'est ce que j'ai fait. »

Mila se tourna alors vers Caroline et s'agenouilla devant cette dernière :

« Toutefois, je comprends que le tout ait pu vous irriter, mademoiselle Paurroi. Ainsi, si malgré toute ma bonne volonté, vous estimez que j'ai failli à mon rôle et que je m'en suis montrée indigne, je renoncerai aujourd'hui à mon titre de Comtesse-Protectrice. »

Un murmure d'étonnement retentit parmi l'assistance. Caroline, âgée d'à peine 6 ans, se leva et mit sa main sur la tête de Mila, toujours agenouillée. Sur un ton solennel rappelant terriblement celui de sa mère, elle lui répondit :

« Mila Chilikov, ce sont nos actes qui dictent qui nous sommes. Que je sois à Porte-Chêne ou à Mordaigne, vous resterez comtesse-protectrice. Vous veillerez à ce que je reste ici, en Porte-Chêne, là où mes ancêtres ont vécu. Vous respectez les alliances que ma mère et mon père ont conclues dans le passé et honorerez l'appel que vous lancera notre allié, le Val-de-Ciel. Agissez comme je m'attends de vous et vous serez ma plus grande amie. »

Mila inclina la tête de nouveau en signe d'acceptation du verdict, puis se releva. Sous les applaudissements de sa garde personnelle et des officiers de Porte-Chêne, la comtesse-protectrice reprit sa place. Toutefois, autour du comte Rominski et de ses proches, les acclamations étaient plus modestes. L'homme se leva enfin et prit la parole, ramenant peu à peu le calme dans la salle.

« Mon nom et celui de mon organisation ont pénétré les livres d'histoire depuis peu, certes. Cependant, jamais nous n'avons montré le moindre désir de vous nuire ou de vous retirer vos précieux acquis. J'ai entendu à maintes reprises les langues de vipère qui se cachent parmi vous, les hypocrites tentant de miner mes accomplissements en les reléguant aux simples caprices ambitieux d'une jeune famille noble qui ne tire pas ses racines du temps du Roi-prophète. Combien de fois avez-vous entendu que le pouvoir de Corrèse ne résidait plus dans la capitale mais dans les bourses de nos marchands? Je suis de la troisième génération des Rominski de Mordaigne; mes grands-parents se sont élevés au titre de nobles par un travail acharné et par le travail acharné de tous leurs aïeux! Certains seigneurs de Corrèse ont ce



titre depuis si longtemps qu'ils n'ont jamais rien eu à prouver à qui que ce soit pour qu'on les couvre de fourrures. L'Alliance de Mordaigne est jeune, mais elle a prouvé à toutes les occasions qu'elle était au service de Corrèse et qu'elle rassemblait les gens les plus capables de ce palatinat. Si c'est réellement dans nos bourses que réside le pouvoir, voyez d'un bon œil que nous ne nous le soyons pas accaparé depuis belle lurette. »

Au moment où il prononçait ces mots, les gens aux tables environnantes commencèrent à se lever lentement, se rassemblant autour de lui. Dans un craquement, la grande porte s'ouvrit simultanément, laissant pénétrer des dizaines de soldats aux couleurs de Mordaigne. Bien que leurs armes n'étaient pas dégainées, ils tenaient bien fermement les pommeaux de leurs lames. Krystian continua :

« Les temps sont durs et instables, le royaume est en danger et, plus que jamais, notre palatinat doit se montrer fort. Fort pour tout le monde, fort même pour ceux au Nord qui ne méritent pas nos sacrifices. Nous sommes le rempart de la civilisation contre les atrocités de la Forêt. Certains d'entre vous n'acceptent pas que nous puissions progresser, que nous revoiyions certaines traditions en en conservant l'essence pour ne pas commettre les erreurs de nos ancêtres. Le progrès de Corrèse, c'est NOUS et nous vous avons fait honneur à chaque année depuis nos débuts. Si je souhaite que ces enfants résident chez moi, c'est parce que nulle part ailleurs ils ne pourraient être plus en sécurité et nous méritons tous de les savoir sains et saufs. Je leur montre à quoi ressemble une Corrèse qui accepte de regarder vers le futur plutôt que de simplement se torturer l'esprit avec le passé. Ils y voient une population heureuse et prospère qui leur sera fidèle pendant leur règne et qui, malgré l'opulence, serait prête à prendre les armes contre les Ombres pour protéger le royaume. Alors cessez vos bassesses et vos mesquineries dignes des lâches Salvamerois que je dois côtoyer à la cour d'Yr et acceptez le fait que tant que Porte-Chêne ne sera pas redevenue digne et sécuritaire pour la dynastie de notre seigneur, c'est à Mordaigne que résidera le pouvoir de Corrèse! Ni la Garde Céleste ni aucun noble mal intentionné de ce palatinat n'instrumentalisera ces enfants et mettra notre avenir en jeu pour son agenda! »

Dans la foule, un vent de protestation se fit entendre. Chez les sympathisants de dame Chilikov et du gardien Mensner, des insultes commencèrent à fuser envers le comte Rominski. Toutefois, sous la surveillance des nouveaux gardes en présence, nul ne pouvait sortir de la salle de banquet. Se retournant vers la jeune palatine, le marchand reprit :

« Je suis tout à fait conscient que cette surprise sera vue sous un mauvais angle. Ma seigneurie, veuillez m'excuser de la fourberie qui tissa cette manœuvre dans le secret, mais je me dois de faire ce qui me paraît juste; jamais je ne pourrai accepter de voir mon reflet à nouveau s'il venait à vous arriver quelque chose parce que j'aurais abandonné face à mes convictions en ce soir. J'ai dû m'abaisser au secret, car on me prête les plus viles intentions alors que je n'ai toujours montré qu'un comportement irréprochable dans l'intérêt de Corrèse. »

À ces mots, tous comprirent que le comte avait prévu de ramener en Mordaigne les enfants Paurroi ce soir-là. Les esprits commencèrent brusquement à s'échauffer alors que les convives menaçaient les soldats du poing. L'émeute semblait inévitable quand, soudainement, Caroline Paurroi s'empara de la coupe de vin de dame Chilikov et la projeta au milieu de l'assistance en poussant un cri strident : « ASSEZ! ».

Cette démonstration d'autorité inattendue de la part de l'enfant eut l'effet escompté. Tous les yeux se tournèrent vers la gamine. Ses joues habituellement d'un blanc laiteux étaient désormais rouges de

colère : « IL FAUT RESPECTER LE PACTE DU VIN! LE CÉLESTE LE VEUT! LE CÉLESTE LE SAIT! ».

Un malaise s'empara des dignitaires qui réalisaient qu'ils s'apprêtaient à rompre la plus sacrée des traditions célésiennes. Caroline conclut sombrement : « Nous ne serons pas maudits par le Céleste comme le furent les Torenses de Casteval! Comte Rominski, je vais aller à Mordaigne et personne ici ne brisera le Pacte du vin. Mais vous ne serez jamais le protecteur de Corrèse. Jamais! JAMAIS! ».

Ce dernier mot fit écho dans la voûte de la salle du trône. Caroline prit la main de son frère et descendit de l'estrade. D'un pas décidé que Ludwig peinait à suivre, elle traversa l'allée centrale et rejoignit les gardes de Mordaigne. Quand Krystian fut à portée, il inclina la tête et tenta de la rassurer : « Un jour, vous comprendrez que je fais tout ceci pour votre bien et celui de Corrèse ». Caroline le dévisagea avec fureur et articula lentement : « Ja-mais ».

Le soir même, Caroline et Ludwig, après avoir récupéré leurs effets personnels, quittèrent Porte-Chêne sous haute escorte avec les forces de l'Alliance de Mordaigne. Le comte Rominski venait d'avouer l'inavouable. À moins d'une entente pacifique et immédiate avec dame Chilikov et les Paurroi, Corrèse risquait fort de sombrer dans une guerre civile. Les sympathisants des Paurroi et des traditions allaient inévitablement se lever contre ce qui allait être perçu comme une félonie de Mordaigne. Corrèse n'était qu'à quelques pas d'un chaos terrible.

-----  
*Résumé : Le comte de Mordaigne, Krystian Rominski, escorte avec ses armées les enfants Paurroi à Porte-Chêne. Cependant, tandis que tous pensent qu'il les y laissera pour de bon, il déclare lors d'un banquet que ceux-ci retourneront de nouveau avec lui -de force- à Mordaigne. Cette fois, il s'oppose ainsi à la volonté de l'enfant palatin, Caroline Paurroi, et de la comtesse-protectrice Mila Chilikov. Corrèse est sur le bord de la guerre civile.*



La légion d'hommes et de femmes masqués traversait la ténébreuse forêt corrésienne en cet après-midi du 12 novembre. Le visage voilé d'un masque argenté et vêtu d'un uniforme bleu royal et noir, chacun de ces guerriers sans bannière connaissait la rengaine. Il fallait se rassembler au cœur de Haute-Sève, assez loin de Port-Casimir pour ne pas être repérés, pénétrer dans le Bois-de-la-Veuve au sud et disparaître soit sur la mer blanche, soit dans les forêts du sud de Corrèze. À la tête de la troupe d'un millier de combattants approximativement, le mystérieux chef brigand ouvrait le chemin dans le Bois-de-la-Veuve. Son renard argenté sur ses épaules, il ne se distinguait de ses homologues que par ce simple accessoire.

Ce jour-là, les nuages obscurcissaient le ciel automnal, présageant une chute de neige en soirée. Avec cette couverture nuageuse, les sentiers forestiers étaient plongés dans une pénombre permanente que les lanternes peinaient à percer. La horde progressait depuis près d'une heure entre les arbres plusieurs fois centenaires et, jusque là, rien ne semblait obstruer sa route. Cependant, un étrange sentiment rongea le ventre de son chef. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'air. Quelque chose d'anormal. Levant le poing, l'homme fit halte avec sa troupe. Dans un silence de mort, il tendit l'oreille. Rien. Là était le problème. Il n'y avait aucun son.

Brusquement, un sifflement strident se fit entendre. Dans un éclat de bois, une flèche frôla l'oreille du chef brigand et se fracassa sur un arbre à sa droite. Avant même que la cible ne puisse crier ses ordres, ses subalternes, fabuleusement entraînés et disciplinés, hurlèrent l'alerte. Dans les secondes qui suivirent, les traits se multiplièrent tout autour des malfrats, les fauchant les uns après les autres. Avec vivacité, le chef dégaina un sabre affilé pendant à sa ceinture et rassembla les guerriers autour de lui. Ceux-ci fondirent enfin tous ensemble vers l'est afin d'échapper à l'embuscade.

Une cinquantaine de mètres plus loin, les premiers ennemis parurent dans les bosquets : des Felbourgeois. Les couleurs de leurs uniformes et les armures de fer usinées qu'ils portaient ne laissaient aucun doute à ce sujet. Même si ceux-ci étaient en nombre similaire à celui des brigands, le chef estima que ses guerriers étaient suffisamment aguerris pour percer leurs lignes. Sans un bruit, les malfrats se dispersèrent et foncèrent sur leurs ennemis. En moins d'une minute, un flot de formes sombres et masquées envahissait les rangs serrés de l'infanterie lourde felbourgeoise. L'officier intercepteur fut l'un des premiers à subir les foudres des redoutables coupe-gorges. Tandis qu'il entreprenait de resserrer les lignes, deux fourbes individus le prirent de revers et lui plantèrent leurs épées courtes dans la jambe et l'épaule.

Lorsque les Felbourgeois commencèrent à se restructurer, le chef brigand décida qu'il lui fallait poursuivre sa route vers l'est. En compagnie du gros de ses forces, il opéra donc une retraite stratégique et prudente dans les bois et déboucha enfin dans une clairière. C'est à ce moment qu'un son inconnu parvint à ses oreilles. Un mélange de vrombissement et de cri primal. Regardant tout autour de lui afin de localiser l'origine de cet écho, il ne comprit que trop tard ce qui approchait. Sortant des fourrés de l'autre côté de la clairière, cinq énormes pachydermes bardés de fer chargeaient ses troupes. Les éléphants de guerre avançaient dans une course dévastatrice, profitant de l'espace vacant de la clairière pour accomplir leurs œuvres. Dans les rangs des brigands, la panique s'installa. Ils avaient beau être expérimentés, ils n'avaient jamais affronté de telles créatures.

Du sud et du nord, un nouveau son de clairon fit vibrer l'air. Le chef le reconnut entre mille : l'appel de guerre pyriste. Des éléphants devant, des Felbourgeois derrière, des Pyristes au sud et au nord. Il était cerné. Ses hommes le comprirent bien assez vite eux aussi. En quelques instants, les guerriers commencèrent à fuir comme ils le pouvaient. S'ils avaient porté des bannières, ils auraient accepté la reddition, mais ce n'était pas le cas. Ils connaissaient le sort réservé aux coupe-gorges. En compagnie d'une centaine de ses plus proches combattants, le chef brigand tenta alors de retourner vers les Felbourgeois pour regagner les terres de Haute-Sève.



Alors que le chef courait dans la pénombre sylvestre, il entendait tout autour de lui l'étau se resserrer. Ses subalternes combattaient un peu partout, luttant pour leur vie, et il savait que ses ennemis allaient chèrement payer cette embuscade. Or, soudainement, il se sentit tomber sur le sol froid. Ses jambes ne lui répondaient plus. Ce n'est qu'à retardement qu'une lancinante douleur lui submergea le crâne. Il venait de recevoir la pierre d'une fronde sur sa tempe droite. Ses guerriers tentèrent de revenir le

chercher, mais l'infanterie légère pyriste arrivait déjà. Ceux qui s'attardèrent furent massacrés sans pitié.

Une trentaine de minutes plus tard, le chef était ligoté et amené dans la clairière aux éléphants. Deux d'entre eux avaient été tués (dont un par les Pyristes eux-mêmes, l'animal étant devenu fou à la suite de ses blessures) et une femme examinait la carcasse de l'un d'eux. Lorsqu'elle se retourna, le chef reconnut la comtesse de Rouge-Fort, Vahya Lazhiri. Sans un mot, elle s'approcha de l'homme maintenu par ses gardes et lui arracha son masque argenté. À la vue de Tomek Marcelli, la générale de guerre ne sembla pas surprise. Sur un ton las, elle lui dit simplement :

« Ce que vous avez vu ici n'est que le début. Depuis des mois vous êtes une plaie s'abattant sournoisement sur Pyrae. À partir d'aujourd'hui, c'est à votre tour de subir la destruction et la souffrance. Vous venez dans la cité d'Yr avec nous. Vous recevrez le jugement que vous méritez. Ensuite, tout ce que vous chérissez brûlera. »

D'un geste de la main, la comtesse fit signe à ses officiers de mettre un sac de jute sur la tête du prisonnier. L'armée prenait maintenant la route de la capitale.

---

*Résumé : Une armée sans bannière se fait intercepter dans les forêts de Corrèse par les légions pyristes de Vahya Lazhiri. À la fin de la bataille, le chef de ces individus masqués est capturé ; il s'agit de Tomek Marcelli.*



### **\*\*Le Lac Alphonse\*\***

Les navires ayant servi à transporter les forces envoyées par la comtesse-protectrice de Salvamer, Carolyn Lucini, s'étaient amarrés dans le Lac Alphonse, au nord du Val-de-Ciel. Sur le pont de la Pieuvre Rouge, tous s'étaient rassemblés pour l'occasion afin d'écouter le plan de bataille. On y retrouvait près de 300 soldats répondant à l'appel de Camille Ophélie d'Ambroise. De Cassolmer, Alfred Chevignard, autorisé par le préfet militaire Hadrien Visconti à participer au combat, était à la tête de 800 soldats. Enfin, divisés entre Isidore Renault et un officier d'Umberto Casielli, les soldats de Salvamer terminaient la danse de par leur force de plus d'un millier de têtes.

À partir de ce lac voisin de Duvel, les navires fourniraient vivres et armes pour la guerre, les petits cours d'eaux ne permettant pas de se servir des canons des frégates afin de détruire le fief ennemi. C'est aussi de cet endroit que les trois colonnes formées pour l'attaque allaient prendre le chemin du fief du comte-protecteur de Montboisé. Petite bourgade demeurant au centre d'une vallée montagneuse, le village de Mont-Boisé était surplombé par la présence de la forteresse de son seigneur. C'est dans cette même vallée, à bord de plusieurs chaloupes, que se présentèrent les troupes de l'alliance avhorosalva-cassolmeroïse.

### **\*\*Le village de Mont-Boisé\*\***

C'est sous le soleil d'un frais matin du 15 novembre que les chaloupes de la coalition s'approchèrent doucement du tranquille petit village. Fidèle à son habitude, le féroce Alfred Chevignard débarqua en premier par l'est, découvrant l'absence de défenseurs sur les terres du Gardien des Col du Val-de-ciel. Le Cassolmeroïse avait été un fier collaborateur de la Couronne et n'avait plus ses preuves à faire. À l'ouest, tout aussi surprises, les commandants salvameroïses n'eurent aucune difficulté à entrer dans la ville. Inquiet, l'un des officiers en présence ordonna à ses troupes de rester sur place le temps d'aller s'entretenir avec le capitaine Renault. Il fit le tour du village sans encombre et arrêta d'un coup sa monture devant les alliés tout aussi décontenancés. Isidore, lui, avait l'air de bien s'amuser de la situation.

« Personne à l'Ouest, Capitaine. »

Isidore eut un sourire carnassier.

« Sale lâche qui abandonne son peuple. Allons leur montrer ce qui arrive lorsque le comte-protecteur n'a aucune crédibilité. »

Le petit village était tout à fait pittoresque. Néanmoins, devant les troupes de la Commodore Lucini se trouvait un Isidore Renault prêt à l'action. Après avoir constaté la fermeture des portes de la forteresse, il prit le chemin de la petite bourgade, plutôt déçu de ne rencontrer aucune opposition. À son avis, il aurait été bien plus plaisant pour les soldats d'avoir droit à un peu de sang. Toutefois, dans les environs, on racontait que messire de Montboisé souffrait d'une grave fièvre, voire même d'un empoisonnement sordide. Enfermé dans le donjon de sa forteresse, il était à peine conscient des maux qui déferlaient en ses terres.

Effectuant un contact visuel avec les quelques commandants réunis dans le village, devant tous les hommes envoyés sur ce fief tout au sud, le nouveau Comte des Saulnières prit parole devant tout le monde :

« Gens de Mont-Boisé, bonjour. Je suis le Capitaine Isidore Renault, envoyé de la Comtesse-Protectrice de Salvamer, Carolyn Lucini. C'est en son nom que nous sommes ici, chez vous, pour vous montrer ce que vaut la protection de votre Seigneur. »

L'homme marqua une pause et fit quelques pas pour profiter d'un lourd silence que les villageois ne semblèrent pas apprécier. Il reprit, appelant la population à répondre :

« Si nous n'étions pas de bons Célésiens, nous pillerions votre village, sa forteresse et vos chaumières. Heureusement, vous êtes en présence de gens de bonne volonté souhaitant passer un message et sortir victorieux de notre guerre contre Rénald de Montboisé. Y-a-t-il quelqu'un, ici, qui serait fier de représenter son Seigneur? »



Devant la masse de soldats présents, beaucoup auraient cru que personne ne serait venu se présenter devant eux. Néanmoins, un homme dans la cinquantaine, assez en forme et portant l'uniforme d'un militaire vint se présenter devant la foule. Le soldat, sous le nom de Nicolas Flaubert, était bailli du village et l'intendant de Montboisé en ces lieux. Représentant fièrement son comte, il salua son interlocuteur qui, observant son courage, reprit, encore une fois :

« Monsieur Flaubert, vous serez escorté jusqu'à la Pieuvre Rouge où vous recevrez la punition que vous méritez en tant que représentant de votre seigneur. Gens de Montboisé, souvenez-vous de la clémence de la grande Carolyn Lucini. Rappelez-vous que personne n'a été attaqué et que le sang ne coulera pas ici en ce jour. Souvenez-vous plutôt de votre Seigneur, celui qui vous aurait abandonné aux mains de tous les autres ennemis, moins civilisés, qui auraient pu se présenter devant vous aujourd'hui. Rappelez-vous que vous êtes dirigés par un pleutre. Peut-être pas par un hérétique, selon les standards de la cour d'Yr, mais certainement par un individu faible et sans honneur. »

À ce moment, les hommes reprirent la route du Lac Alphonse avec leur otage en main. L'homme, clairement apeuré, tremblait comme une feuille. Le chemin inverse laissait tout le monde dans la réflexion de ce qu'allait être la punition infligée à cet émissaire impromptu.

**\*\*Le supplice de la Cale\*\***

C'est à bord de la Pieuvre Rouge que monsieur Flaubert fut transporté, puis solidement attaché aux poignets et aux chevilles. Devant tous les commandants réunis sur l'immense frégate au pont rougi, le comte des Saulnières reprit, s'adressant à la victime :

« C'est ici, en ce 15 novembre 322, monsieur Flaubert, que le Céleste vous laisse être l'exemple de notre colère. Que le message que nous passons soit aussi vu comme notre unique punition au peuple valécien dans son appui à un homme aussi peu honorable, fervent et courageux. »

Les membres de l'équipage de la Pieuvre attachèrent autour des liens de l'homme deux crochets reliés à de longues cordes. Ces dernières, d'apparence très solides, semblaient faire le tour du bateau jusqu'en dessous pour réapparaître de l'autre côté. Les marins les plus expérimentés purent reconnaître un traitement réservé pour les pires criminels à bord d'un bateau.

Sous le commandement d'Isidore, une dizaine de matelots se mirent à tirer sur la corde, propulsant l'homme dans les airs, le faisant hurler. Lors d'un second cri du borgne, les matelots laissèrent tomber Flaubert dans l'eau, changeant de corde et se mettant à tirer dans l'autre sens.

Les invités purent comprendre que Flaubert allait effectuer un passage tout le long de la coque du bateau. Après quelques minutes, l'homme avait fait son premier tour de cale. Soulevant le Valécien encore les airs, tous pouvaient voir le corps, encore en vie, parsemé de coupures causées par le bois et les aspérités de la coque. Dans un autre cri, suivit en écho par Flaubert, le Capitaine Renault envoya le bailli de Montboisé vers sa mort. Après une dernière minute sous l'eau, le cadavre déchiré de toutes parts de l'homme se déposa, par gravité, sur le pont du bateau.

Le sang de l'homme se mêlant à la couleur du pont, le Capitaine Renault ordonna qu'on aille le porter jusqu'à son village, là où il serait pendu au plus haut des arbres des lieux. Flaubert était devenu un symbole pour tout le monde dans cette histoire. Si pour les Valéciens il était un martyr de cette guerre, pour Salvamer il était un message à Rénald de Montboisé ; celui que les vainqueurs envoyaient au perdant.

---

*Résumé : Les armées de Salvamer, Avhor et Cassolmer débarquent sur le fief de Rénald de Montboisé, meneur de la guerre du Val-de-Ciel dans le cadre de la guerre entre le sud et l'est du royaume. Ne rencontrant aucune opposition de la part forces sur place, Isidore Renault décide de mettre à mort symboliquement un intendant de Mont-Boisé, confirmant sa victoire de novembre.*



Au début du mois de novembre, en Cuoro Verde, fief familial de Carolyn Lucini, la Comtesse-Protectrice de Salvamer rassemblait ses alliés. Si nombre d'alliés avaient pris le chemin du Val-de-Ciel pour une attaque sur Montboisé, une bonne partie des forces étaient restées en défense. Plusieurs Salvamerois et une force impressionnante de plus de 2000 soldats tirés des armées de Victor Cerbère, en appui à la femme de son Comte-Protecteur, Philippe d'Ambroise, s'était déplacée. Accueilli comme un roi en Cuoro Verde, Victor Cerbère était le bienvenu à la table de la Pieuvre auprès de Carolyn et Madame Scarlett et, ensemble, ils établirent la défense des lieux. Les appuis salvamerois, notamment du Comte Benito di Ontano et de ses barons ainsi que de plusieurs membres de la Flotte de la Pieuvre Rouge étaient coordonnés par Carolyn elle-même. Elle pouvait, comme toujours, compter sur l'appui de Madame Scarlett qui manœuvrait le canon fabriqué par Cornélius Felton.

Toutes les troupes se massèrent près du fortin de Cuoro Verde afin d'en entamer la défense. Celle que l'on surnommait la Duchesse des Crânes, était présente sur son fief pour veiller à la sécurité des lieux. En plus d'effectuer des patrouilles aux quatre coins du fief, le fortin fut rempli d'archers et les bateaux, diverses caravelles ainsi qu'un navire prêté à la cause par la famille Casielli, patrouillaient les eaux des environs.

C'est le 10 novembre 322 qu'un prêtre aurésien décida de sacrifier une bête dans un rituel typique de la baie des crânes. Grâce à une structure de poulies sur un bateau alors amarré dans le fond de l'eau, les hommes de la flotte de la Pieuvre hissèrent une vache en haut de la poupe de la Vierge. Après avoir prononcé une brève oraison durant laquelle il appelait à la clémence de la mer et à l'appui du soleil, le zélote présenta la mèche de cheveux d'Orya la Belle, celle qui portait avec eux la gloire du Céleste. Après la petite prière auprès des marins, le prêtre ouvrit la gorge de la vache qui se mit à se débattre et être prise de convulsions. Puis, après les quelques secondes qui virent la vie glisser en dehors d'elle, on entendit les sons d'une cloche au loin. Ce bruit d'alarme secoua les gens en présence qui, subitement, se crurent sous attaque. Or, ce n'étaient pas les Valéciens qui approchaient des côtes...

\*\*\*

Sur le navire Casielli se tenait Naldo, envoyé d'Alvaro Julianni. Ce matin-là, l'homme avait insisté pour embarquer sur le bateau afin de « faire une expérience ». Artisan de métier, Naldo n'était guère pris au sérieux par les marins de l'embarcation qui ne voyaient en lui qu'un fabulateur quelconque. Avant de lever l'ancre, le Salvamerois avait donc fait charger à bord deux larges caisses de bois au contenu inconnu et s'était reclus dans la cale afin d'étudier quelques documents griffonnés par son seigneur. Des caisses, une odeur âcre et ferreuse émanait, suscitant de nombreuses interrogations parmi l'équipage.

Lorsque le navire fut suffisamment au large tout en étant encore à la vue des participants du rituel aurésien près de la côte, Alvaro émergea de sa cale, s'empara d'un pied de biche et fracassa les couvercles des boîtes. Brusquement, l'arôme de sang et de mort envahit le pont. Lorsque l'artisan ordonna que l'on jette les contenants regorgeant de viande chaude et sanguinolente, les marins ne se firent pas prier et obtempérèrent. L'équipage regarda ensuite le sang et la chair animale couler par le fond et se répandre autour du navire.

Il fallut attendre quinze minutes. Au terme de celles-ci, la femme postée à la vigie hurla quelque chose en paniquant. Un sourire apparut sur le visage de Naldo tandis que les marins sonnèrent le branle-bas-le-combat. Les cloches résonnèrent, les harpons furent saisis et la peur s'empara des hommes et des femmes. Soudainement, la chose apparut.



Émergeant des eaux, un immense serpent aux écailles d'un noir de jais et aux yeux rougeoyants fut aperçu de tous. Dépassant en taille le navire lui-même, la créature -le Capisthéal- tournait autour de sa nouvelle proie. Sur le pont, les marins commencèrent à projeter leurs harpons et leurs traits sur la bête, mais sans effet. Les écailles de la chose étaient d'une résistance terrible et les projectiles ricochaient sans effet sur elles. Pendant ce temps Naldo fêtait sa réussite. Il avait réussi à attirer le Capisthéal!

Malheureusement, le monstre n'avait aucune cible à dévorer...aucune cible hormis le navire Casielli.

Le serpent de mer heurta alors violemment la coque du navire. Le premier à perdre pied fut le principal responsable de l'événement, Naldo. Celui-ci passa par-dessus bord et disparut dans un cri dans la gueule du monstre. Le reste de l'équipage entendit alors un craquement sous ses pieds : le navire, sous l'impact puissant, menaçait littéralement d'être déchiré en deux. Tout désir de combattre disparut alors tandis que le capitaine prenait la barre afin de fuir la créature. Cette dernière poursuivit le navire pendant quelques secondes, puis retourna à la consommation de la viande jetée à l'eau. Doucement, on vit enfin le Capisthéal disparaître dans les profondeurs de la Vaste-Mer.

Lorsque le bateau revint auprès de Cuoro Verde, les marins à l'intérieur racontaient tous la même histoire. Personne ne doutait de leurs dires : tous, même sur la terre ferme, avait vu la créature se présenter au-dessus des eaux. Ils pouvaient désormais en parler : le Capisthéal protégeait bel et bien la baie des Crânes...ou menaçait ceux qui s'y aventuraient.

Ce serait le seul affrontement que verraient les défenseurs des terres en novembre.

---

*Résumé : Les alliés de Carolyn Lucini se rassemblent chez la comtesse afin de protéger ses terres. Celles-ci sont effectivement attaquées, mais pas par les forces valéciennes.*